

LE GÉNIE JAPONAIS

Il y a un an, les milieux littéraires de France recevaient d'Alexandrie d'Égypte un programme qui, sous la belle appellation de « Messages d'Orient », les invitait à participer à une œuvre de rapprochement entre deux mondes séparés.

« Orient-Occident ! di-ait la voix d'Alexandrie. Je ne puis m'accoutumer à considérer ces sœurs jumelles séparées d'un petit trait noir — le gouffre — qui semble les opposer l'une à l'autre, elles qui, hanche à hanche, s'ajustent et se pénètrent, complémentaires, indivisibles. Je vais d'instinct vers les ressemblances et non vers les différences. »

En d'autres termes, les *Messages d'Orient* se proposaient d'entreprendre une enquête aux pays de l'Orient pour dégager les divers aspects de leur pensée.

Nous eûmes un *Cahier Persan*, puis un *Cahier Musulman et Arabe*. On me demanda de constituer un *Cahier Japonais*. Devais-je accepter ? J'hésitai, sachant que les Japonais du Japon sont, comme tous les Orientaux, peu portés à instruire les Occidentaux, jugés peu aptes à les comprendre. Mais notre Europe, prestigieuse encore par tant de côtés, attire chaque année des professeurs, des hommes de lettres, des savants nippons. Vivant de l'air de Paris, de Berlin ou de Rome, ils consentent à se mettre sur le plan de l'esprit occidental. Il me suffit d'approcher quelques-uns de ces voyageurs pour avoir la certitude d'une collaboration suffisante, et les *Messages d'Orient* reçurent bientôt un choix d'études dont l'ensemble a constitué ce *Cahier Japonais* que la presse française commente aujourd'hui avec sympathie, mais non sans surprise.

J'entends ces réflexions :

« Le Japon, ce n'est donc pas un pays européenisé ? Si l'Europe n'est pas son modèle, s'il a conservé sa personnalité orientale, m'expliquerez-vous le secret de son ressort ? »

C'est précisément à cette question que répond le récent *Cahier des Messages d'Orient*.

Indiquons simplement ici l'idée qui domine ses diverses parties.

« Le nouveau séduit le Japonais, écrit M. S. J. Motono. Il a l'orgueil de tout comprendre et de tout essayer... Comment se fait-il que le nouveau réussit ? Cela tient à ce que la nation sait rapidement l'assimiler, sa vitalité rejetant ou transformant ce qui est incompatible avec le fonds héréditaire. A côté de l'attrait pour les idées les plus nouvelles, les plus avancées, il a toujours subsisté un traditionalisme rigoureux et même rétrograde. Tout apport nouveau est l'objet de discussions passionnées, de critiques violentes. Triturée, malaxée en tous sens, la nouveauté se cristallise bientôt sous ces diverses réactions et s'intègre dans la vie nationale ».

C'est ainsi que le Japon a assimilé à sa propre substance confucianisme, bouddhisme, taoïsme, christianisme, philosophies, morales et sociologies d'Occident.

Dans un article sur l'enseignement, le professeur Nogami, de l'Université de Kyôto, nous montre la volonté du Japon de « sortir d'une période d'imitation ». Dans l'effort qu'il poursuit actuellement pour faire œuvre originale dans le domaine éducatif et culturel, il s'appuie sur quelques assises solides que découvre l'étude du passé national.

Plus loin M. Aro Naito examine la nouvelle poésie japonaise. Les poètes contemporains se sont éloignés de la tradition, et ce fut un bien, car ils ont ainsi appris à l'apprécier.

« Il y a eu peut-être excès d'occidentalisme. J'estime que nous sommes suffisamment dégagés de nos traditions pour pouvoir les apprécier équitablement. Il est temps d'y revenir et de les renouveler. Il est temps de retourner à la simplicité expressive que nos anciens nous ont léguée ».

Citons encore un passage d'une étude de M. Ryô Yanagui sur l'art :

« Réfléchissons aux conditions de notre propre vie. Nous constatons que nous

vivons sur l'indécise frontière du passé et du présent; que nous agissons sous l'empire de nos hérédités, de tout ce qu'ont déposé en nous les œuvres dues à nos ancêtres et que, d'autre part, nous appartenons à l'actualité. Tout cela est notre milieu; ce n'est pas tout! Il y a nos espoirs, nos rêves d'avenir, et toutes nos possibilités; *il y a la volonté de sauver la tradition...*

« En vue de cet avenir nous devons nous efforcer de maintenir le souvenir du passé autant que de nous fixer au présent. Maintenir, c'est d'abord connaître ce passé. Il s'agit, chacun selon son tempérament, d'agrandir nos connaissances, d'œuvrer suivant nos hérédités particulières et notre volonté ».

Le lecteur de ce cahier remarquera aussi un exposé du mécanisme de l'assimilation des idées étrangères, auquel le Japon doit sa croissance. M. Hiroshi Yokoyama écrit :

« Entre chaque importation d'idées nouvelles, nous eûmes le temps matériel de les examiner, de les absorber, de les transformer... Par suite de leur entraînement assimilateur, il est tout naturel que les Japonais aient pu adopter sans trop de difficultés les choses importées

par doses massives, mais il n'en est pas moins vrai que, à considérer l'état de choses actuel, on trouve toujours à son fondement l'essence même d'une civilisation japonaise initiale ».

D'autres pages montrent le résultat de l'effort tenté dans les milieux intellectuels pour découvrir les qualités distinctives du tempérament national.

Il n'y a que quelques années que le Japon s'étudie ainsi lui-même. Durant la guerre, en 1918, des professeurs, des philosophes interrogèrent les traditions, dans la pensée non pas de revenir en arrière, mais de mettre de l'ordre dans la confusion de l'apport étranger. Ce mouvement se développa dans les années qui suivirent. Il y eut une révision de toutes les notions admises, un nouveau classement des valeurs et aujourd'hui le Japon est, dans le domaine spirituel, plus sûr de lui-même, plus capable de connaître la voie dans laquelle il doit s'engager.

Ce *Cahier Japonais* est, en ce sens, un témoignage précieux. Il indique le point d'évolution de ce pays; il met en évidence la règle unanimement adoptée : Vivre avec son temps et avec sa race.

ALBERT MAYBON

LE JAPON MYSTIQUE

Je viens de lire avec un plaisir infini le livre que Madame Ina Metaxa, — une Grecque écrivant en français pour les chemins de fer japonais — vient de consacrer au *Japon mystique*. Qu'on n'aille pas chercher dans ce travail de 50 pages des traductions: ce ne sont, comme s'empressent de nous le prévenir les éditeurs, « que des proses rythmées ou des vers libres » qui « n'ont pu être écrits qu'après qu'un séjour de huit années au Japon a donné à l'auteur la possibilité de le bien connaître ».

Qui donc s'essayait à insinuer que les Nippons n'étaient en art que les copistes serviles des maîtres chinois? Qui donc prétendait que les Japonais n'étaient point des artistes subtils et des créateurs

inspirés? Voici un livret qui administre fort correctement la preuve du contraire et qui pourrait, sous certains rapports, inspirer celles de nos agences de tourisme qui se piquent de littérature. Mais en avons-nous?

Conçu pour exciter la curiosité de ceux des globe-trotters qui veulent tout connaître de ce monde, conçu par une Compagnie de Chemins de fer qui, en fait de publicité, fait flèche de tout bois et même de littérature, ce petit travail, japonais jusque dans son exigüité même, peut être tenu pour l'un des plus aimablement imaginés et réalisés sur ce sujet agréable entre tous de l'Empire du Soleil-Levant. Fait pour la publicité, s'exclamera-t-on.

Sans doute ; mais n'est-ce pas faire preuve de la plus intelligente compréhension de la publicité que de choisir celle qui parle doublement aux yeux et au cœur, à l'esprit et au bon goût des lecteurs, celle qui peint et parle en retenant l'attention des yeux, qui forme la mémoire par un appareil séduisant et authentique d'images parfaites et de textes choisis. Faut-il donc toujours que la publicité soit criarde et sans esprit ?

Cheminons de concert, si vous le voulez bien, dans le labyrinthe de ces chapitres exquis ou tout est si finement détaillé. Voici d'abord le *Sanctuaire de l'Île de Miyajima*, coin charmant de la délicieuse *Mer Intérieure* qui passe pour être l'un des trois joyaux des paysages nippons. Devant cette île un *torii*, immense portique shinto dont la vague vient baigner le pied ; et l'auteur de se demander :

« Quelle est cette porte au milieu des flots ? »

« Est-ce le grand portique du roi de l'Océan ? »

« Un temple flotte sur la mer. Au loin chante une flûte. . . »

Et parallèlement trois excellentes images, trois de ces images qu'il est si regrettable que nous ne puissions obtenir ici de nos procédés mécaniques, accompagnent le passage et nous rendent sensible ce que doit être ce sanctuaire du pays des Dieux, où les pagodes sont entretenues comme des Palais impériaux, où elles sont habitées de prêtres ou de prêtresses à la vocation profonde et irrésistible. Et voici une autre gravure qui suffirait à faire honneur aux artisans du Nippon, qui nous permet de saisir la majesté de ce « portique du roi de l'Océan », perdu au seuil de la mer.

Ailleurs c'est la pensée d'Amidhabutsu telle qu'elle se dégage des 33.333 images du *Sanjusangendô* de Kioto, de cette réunion de dieux convoqués pour la première fois sur cette terre vers l'an 1132 et qui y sont restés en proie aux adorations de générations innombrables, tels qu'on les a vus se grouper à cette époque.

Là ce sont les merveilles de Nikko, la ville idéale, la ville de beauté ; ici l'évocation de la charmante fête appelée

Hina-Matsuri, la fête des poupées, la fête de fillettes ; plus loin l'histoire des origines de *Sango Nosekku*, le pendant pour les garçonnets de la précédente journée, heure que marquent, au bout de manches de bambous, des carpes énormes, symbole de ce que doit être la vie des garçons, toujours face aux courants les plus violents et en venant à bout.

Puis voici que se trouvent décrites les perspectives de Nara, la capitale du VIII^e siècle, ses parcs où paissent les biches sacrées, et le temple de Kasuga et les délicates visions de la ville antique et si japonaise qu'est Kioto.

Tout se trouve comme en raccourci dans les pages si vivantes de cette intéressante brochure, tout ce qui est le Japon le moins connu, le plus attachant. Guide peut-être, mais guide que le sens pratique des Nippons a su orienter sur la voie sûre et intéressante. Voulez-vous savoir où vous descendrez à Enoshima ? Une courte notice en fin de l'article, réléguée en notes et en caractères infinitésimaux, vous l'apprend. Voulez-vous savoir quelle ligne il vous faudra prendre pour vous rendre à Nara ? Vous avez cette indication toujours à la même place, le nombre de trains par jour qui peuvent vous y conduire, la durée du voyage, les changements qu'il vous faudra surveiller, les buffets, que sais-je encore.

Ce guide peut fort honnêtement figurer sur les rayons de votre bibliothèque, que vous soyez amateur d'art, épris d'exotisme ou voyageur convaincu, ou simplement ami du *Pays des frais épis de la luxuriante plaine des Roseaux*. Modestement caché sous une couverture nipponne où des ciseaux picorent dans des felures de cerisiers, ce livret apporte avec lui une bouffée d'air et de parfum de cette terre bénie.

Soit dit entre nous, qu'on ne pense pas que ce soit là faire de la publicité de ma part : ce livre n'est pas en vente ; les Chemins de fer du Japon le distribuent, et c'est là une propagande fort intelligente et qui pourrait peut-être être imitée par nous.

TILFROYES
(Le Courrier Saigonnais)

UN POÈTE DE LA CONSCIENCE NATIONALE POLONAISE

JULES SLOWACKI (1809-1849)

Quelques années après le troisième partage de la Pologne, le 23 août 1809, naissait à Krzemieniec, en Volhynie, Jules Slowacki. Après avoir fait de solides études classiques à Wilna, il entre à vingt ans au ministère des finances à Varsovie ; peu après, lors de l'insurrection de 1830, il quitta cette ville chargée d'une mission diplomatique pour l'Angleterre, par le gouvernement national. Il ne devait plus jamais revoir sa patrie, et c'est pendant les dix-neuf ans qu'il vécut en exil, en Suisse, en Grèce, en Egypte, en Palestine, mais surtout à Paris, qu'il écrit l'œuvre qui devait, quelques années après sa mort, survenue le 3 avril 1849, faire partie intégrante de la vie nationale polonaise, guider et inspirer les maîtres de la pensée et de l'art polonais.

Point d'événements saillants dans sa courte vie, susceptibles d'alimenter la chronique ; vie intérieure, confinée dans la solitude, en communion intime avec sa mère, quelques rares amis et correspondants. Il voyage, mais il est absent des régions qu'il parcourt : partout comme un spectre se dresse l'image de sa patrie.

Il semble qu'avec lui, le poète avait emporté en exil l'âme même de sa nation.

Du romantisme, il ne retient que des indications, des cadres, des formes, qu'il transfigure en les adaptant à sa chanson de la geste polonaise.

Mais ce qui donne toute sa signification à l'œuvre de Slowacki, et en fait en quelque sorte l'introduction par excellence à la littérature et à l'art polonais, c'est qu'elle est effectivement le poème de la vie intérieure de la Pologne au long de son histoire.

A l'égal de ses rois, la Pologne honore les détenteurs de son pouvoir spirituel, de son verbe—ses poètes, et c'est dans la cathédrale royale du mont Wawel, près de Cracovie, qu'artisans de sa conscience nationale, sont tous réunis dans la même vénération ses chefs, ses héros et ses bardes. Aux côtés d'Adam Mickiewicz reposera bientôt, sur la demande du gouvernement polonais, le poète Jules Slowacki, qui vécut une grande partie de sa vie et mourut, en exil, à Paris.

Comme son émule, mais dans un tout autre domaine, Slowacki fut le créateur des valeurs idéologiques, morales et esthétiques, qui permirent à la Pologne, dans les circonstances les plus tragiques de son histoire,

de retrouver une foi agissante, de maintenir intact le sentiment de sa nationalité et de résister à l'oppression étrangère.

L'œuvre de Slowacki, cependant, déborda infiniment le cadre d'un poème national étroitement assujéti à des fins immédiates, pour avoir su isoler et définir, en les mettant à nu, ce qu'on pourrait nommer les données immédiates de la conscience polonaise, de la mentalité ou mieux de la structure mentale polonaise, par rapport aux idées mères de la civilisation occidentale, Rome, la Grèce, la révélation chrétienne. Slowacki a enrichi le complexe européen d'une valeur nouvelle sans équivalent dans l'art et la pensée occidentaux ; il est le créateur authentique du poème de la nationalité ou mieux d'une métaphysique de l'idée de nation. Il est guidé dans son œuvre et même hanté par une fin unique qui en est le leitmotiv : situer en l'universalisant ce qu'il appelle l'« idée polonaise ». Ecrivain politique, il adresse à l'émigration polonaise des messages, qui constituent comme un exposé du nationalisme intégral polonais. Philosophe, il cherche une explication de l'évolution générale de l'humanité et du monde, où la Pologne trouve sa place. Poète, il entreprend de reconstituer l'épopée spirituelle de son pays. Il est entre tous les poètes et les écrivains de son pays le plus qualifié pour donner réellement accès dans le temple intime et encore méconnu, qui sous des dehors et des apparences trompeuses dissimulait ce qui fait la force et la vitalité de la personnalité polonaise.

C'est au moment où elle perd droit de cité en Europe, humiliée dans sa dignité, écrasée, crucifiée, que, par la voix du poète, la Pologne fait son testament spirituel — examen de conscience et volonté d'assurer l'avenir, — qu'elle concentre toutes ses forces et qu'elle se recueille, pour découvrir dans son passé les éléments qui lui permettront de discerner sa raison d'être, sa personne nationale.

Avec un élan qui puise aux sources mêmes de l'être, avec une clarté qui n'épargne aucune susceptibilité, Slowacki évoquera dans son œuvre (*l'Esprit-Roi*, *Beniowski*, *Tête d'or*, *Horsztynski*, etc., etc.) l'épopée de ces aventuriers de l'idéal, qui en dépit des contingences s'efforcèrent de réaliser et souvent introduisirent en précurseurs dans les institutions de leur pays, dans les relations exté-

rieures, dans l'organisation du pouvoir, des valeurs morales et une éthique sociale que la volonté de puissance des Etats voisins coalisés ne permit pas de rendre viables.

Tentative grandiose et désespérée, Slowacki se propose non seulement de formuler les aspirations de sa nation, mais de leur donner une base, en reconstituant sa légende, son mythe, qui n'existent, hélas ! qu'à l'état brut de matière première dans la tradition orale, dans le folklore. Tandis qu'en France les maîtres d'œuvre de sa pensée et de son art avaient posé, dès le moyen âge, les assises solides de son unité nationale, tandis que l'Allemagne élaborait ses Niebelung et ses Gudrun, que l'Angleterre donnait au monde Shakespeare, — à peine entrée dans l'histoire, la Pologne reçoit avec amour, comme un bienfait, un don divin, le christianisme qui l'initie à l'humanisme : elle s'y adonne entièrement, presque sans luites et dans la joie de sa découverte, — au siècle d'or, toute la Pologne ne parle et chante en latin, — elle fait appel à la France, à l'Italie pour lui fournir le cadre d'une architecture... temporelle et spirituelle. Son mythe propre, sa légende restent à l'état latent dans le peuple, mais des cathédrales, des églises, d'innombrables palais et monuments à l'italienne et à la française s'élèvent en terre polonaise ; ses universités sont florissantes, ses humanistes et ses savants sont partout connus en Europe. Or, c'est sous le masque de cet humanisme brillant, mais sans vitalité réelle pour n'avoir pas été vécu — comme en France par près d'un millénaire d'occupation romaine — que Slowacki s'efforce par élimination de retrouver dans l'histoire de son pays, comme point de départ qui lui révèle la démarche intime, l'attitude psychologique, le vrai visage de la Pologne — ses données mythiques et raciales. Dans *Lilla Weneda*, il pose le conflit tragique, qui est toujours actuel, d'une Pologne aux prises avec l'Occident sous la double forme de la force armée, de l'organisation systématisée et du christianisme ; dans d'autres pages écrites en 1846-1847, en particulier dans ses lettres au prince Adam Czartoryski, il analyse et définit un autre aspect de la mentalité polonaise, qui oscille sans cesse entre des poussées ethniques irrésistibles et les disciplines, les méthodes reçues l'Occident, avec, en puissance, un monde de virtualités qui cherchent leur forme, dans l'élan jeune d'une nation que des contingences historiques et géographiques contraignent à mettre au premier plan les valeurs du caractère et l'unification de ses forces intérieures. Quelques années avant sa mort — il mourut à 40 ans — il s'efforce d'évoquer dans l'*Esprit-Roi* l'histoire de la Pologne, de ses rois, comme autant d'étapes de l'idée polonaise.

L'étrange destinée d'un peuple qui n'a d'autres frontières que des frontières morales ; dont le conflit intérieur est de se débattre entre une ardeur d'idéal et de foi immédiats et les cadres qui les doivent contenir ; qui s'accommode difficilement de compromis qui mettent en jeu son intégrité ; qui n'accepte qu'à contre-cœur des contingences qui lui coupent les ailes ; qui ne peut vivre enfin que si les relations de peuple à peuple s'inspirent effectivement de contraintes morales qui seules peuvent assurer cette liberté de l'âme, qui est, comme le dit Slowacki, le mot d'ordre de la nation polonaise, cette destinée devait amener Slowacki, ainsi que parmi ses contemporains Towianski, Mickiewicz et partiellement Wronski, à sa conception du messianisme polonais, qu'il dépasse bientôt pour l'englober dans sa conception générale d'une évolution progressive, due à « un élan vital, spirituel » qui par étapes s'incarna, de par la loi du sacrifice, dans les formes successives de matière et d'énergie. Tel est du moins le thème essentiel de sa *Genèse spirituelle* et de son *Dialogue avec Hélicon* qui, d'après l'éminent essayiste et poète polonais A. Potocki, par l'immédiat, le spontané de la vision poétique — religieuse, mystique, et philosophique à la fois — rappellent étrangement l'esotérisme hindou, en particulier certains fragments du *Rig-Veda*. Dans ce poème qu'il intitule *Prière*, après avoir, avec la puissance du visionnaire et une richesse plastique inégalée dans la littérature polonaise, évoqué la création du monde, pendant les sept jours de la *Genèse*, Slowacki termine par une invocation à sa patrie qu'il veut élever à la hauteur d'instrument divin et rédempteur de l'humanité.

Mysticisme, sans doute, mais mysticisme qui n'a rien de commun avec ce que l'on dénomme génériquement le mysticisme slave, mysticisme passif, amorphe, et imprégné d'effluves orientaux. C'est, à dire vrai, plutôt qu'une mystique, une idée motrice, pleine de force jeune et d'élan généreux, empreinte de ce libéralisme polonais qui savait respecter toutes les consciences, et qui, soucieuse de réalisations formelles dans tous les domaines de l'activité cherche à s'affirmer en se limitant et prend un point d'appui dans les faits de conscience collectifs profondément vécus et assimilés qui constituent à proprement parler la tradition.

Infiniment précieuse parce qu'elle permet de juger la mentalité polonaise, non point tant d'après son aspect extérieur que sur ce qui le conditionne, c'est-à-dire sur son attitude, sa démarche psychologique, l'œuvre de Slowacki l'est aussi par ses répercussions sur la littérature polonaise du dix-neuvième siècle et même contemporaine. Méconnu

durant sa vie par ses contemporains qui lui avaient fait une solide réputation d'hermétisme, Slowacki, peu après sa mort, obtint la clientèle de l'élite intellectuelle de son pays, prit bientôt figure de chef d'école et fut le maître incontesté de toute une pléiade d'écrivains, de poètes et de dramaturges dont le plus connu en France est Stanislas Wyspianski. Aujourd'hui encore, les philosophes polonais, en particulier son disciple Vincent Lutoslowski, philosophe universellement

connu par ses travaux sur Platon, le considèrent comme l'un des maîtres de la pensée polonaise, et l'on ne s'étonnera pas que l'homme de caractère à la force morale et à l'énergie de qui la Pologne doit en partie sa résurrection fasse de l'œuvre du poète polonais son livre de chevet.

STÉPHANE DANYSZ

MOLIÈRE ET LA CITÉ JAUNE

On sait que, suivant la conception sino-annamite, la littérature et le théâtre ne sont admis qu'en tant qu'ils constituent une véritable école de morale. Le législateur dans la Cité Jaune, ainsi que je l'ai expliqué bien des fois, ne conçoit pas que l'un et l'autre puissent servir à autre chose qu'à verser l'amour du bien au cœur des masses.

Seront donc considérées comme attentatoires à l'intérêt collectif, à la solidité de la Cité, et prohibées, toutes œuvres littéraires ou théâtrales qui ne remplissent pas cette condition.

Cette conception n'est pas spéciale à l'Empire du Milieu et à l'Annam; elle est commune, répétons encore cette expression qui nous est chère, à toutes les Cités Jaunes où les principes conservateurs de la Cité ont été posés d'identique façon.

Cela explique la nouvelle câblée de Tokio à la date du 14 Août dernier et publiée le lendemain par les divers journaux de la planète: les comédies de Molière sont interdites au Japon.

Cette nouvelle, assurant les journaux de la métropole, a provoqué une vive surprise en Europe. Sans doute, et il était difficile qu'il en fût autrement, les principes sur lesquels repose la morale d'Orient étant aux antipodes des conceptions occidentales sur ce point.

La censure japonaise, s'accorde-t-on à reconnaître, est cependant fort tolérante pour tout ce qui a trait à la littérature et à l'art. Comment expliquer que, dans ce cas spécial, elle se soit montrée si rigoureuse ou apparemment si rigou-

reuse? C'est que pour les Japonais, comme pour les Chinois et pour les Annamites, une pièce est bonne, encore un coup, lorsqu'elle contribue à élever le niveau moral du spectateur, à lui enseigner la vertu, à stimuler en lui le désir de remplir toutes ses obligations civiques avec joie et même dévouement.

Les pièces de Molière réunissent-elles ces conditions? Les censeurs nippons ont répondu négativement. Leur réquisitoire porte sur les quatre chefs suivants: 1) Molière se gausse fort souvent de l'autorité des parents; 2) dans les conflits de la vie de famille, il prend le parti de la jeunesse, tourne les vieux en ridicule et se prononce nettement pour l'émancipation des femmes; 3) irrespectueux des hiérarchies sociales, il met sur la scène des domestiques qui parlent avec effronterie à leurs maîtres; enfin 4) il raille souvent (et avec infiniment d'esprit, les censeurs japonais en conviennent) les savants qui détiennent les canons de la science officielle.

De tels faits, de tels exemples concrets projettent infiniment plus de lumière sur la question Orient-Occident que tous les fatras des ouvrages, très superficiels pour la plupart et ultra-fantaisistes, publiés depuis quelques années à ce sujet. Problème nullement complexe, si l'on veut bien le réduire à ses éléments essentiels et l'étudier objectivement. D'aucuns ont prétendu opposer l'esprit pratique occidental au mysticisme oriental, le machinisme au rêve. Ce sont là pures fariboles. C'est, à la rigueur, le contraire

qui serait exact : positivisme confucéen et romantisme occidental. Mais même sous cette forme, la réponse demeurerait à côté de la question. Ce n'est pas en opposant les *conséquences* des principes sur lesquels sont respectivement basées les civilisations d'Orient et d'Occident, mais en élucidant et définissant la *nature* même de ces principes que l'on aboutira à la situation vraie.

Quel est le principe sur lequel repose la Cité Jaune (Chine, Japon, Annam, etc...) ? Le principe patriarcal. Par quoi ce principe est-il caractérisé ? Par la nécessité de subordonner l'individu à la famille, à la Cité, à l'espèce, d'où nécessité de l'unité de commandement dans chaque groupe : clan, nation... Le principe sur lequel reposent les nations d'Europe où a triomphé l'individualisme place au contraire l'Etat au service de l'individu, lui confère la mission de s'employer au total épanouissement de ce dernier. Les deux systèmes ont pour but d'assurer le bonheur de l'individu.

Mais alors que le premier entend faire découler ce bonheur de la prospérité collective, de l'obtenir par voie de conséquence (la prospérité de l'Etat assurée par la hiérarchie et la discipline sociales devant, en fin de compte, rejaillir sur l'individu), le second système prétend obtenir ce bonheur directement et sans que l'individu ait, au préalable, à consentir à

l'intérêt collectif le sacrifice de sa personnalité.

Ces deux conceptions étant diamétralement opposées, il est naturel que leurs conséquences soient aux antipodes les unes des autres et il ne faut pas s'étonner outre mesure que les Orientaux saturés de la conception patriarcale déclarent voir dans le système occidental une insurrection constante de l'individu contre l'espèce. Ainsi s'exhale l'interdiction, à première vue étrange, qui vient de frapper au Japon les œuvres de l'illustre Poquelin.

Quand Molière, traduit en annamite, fut joué à Hanoi, il suscita une vive curiosité et obtint un réel succès ; mais nombreux furent les indigènes qui formulèrent de sérieuses réserves sur les tendances de l'auteur et la morale de son théâtre. Or il est remarquable que ces critiques coïncidaient en tous points avec celles des censeurs nippons. C'était logique, la conception des Japonais, des Annamites et des Chinois étant, comme nous l'avons dit plus haut, exactement la même en matière de littérature et de théâtre, comme d'ailleurs, dans les autres domaines et cela pour les raisons que nous venons d'exposer.

Mặt Giăng

(L'Indépendance tonkinoise)

QU'EST-CE QUE LA VIE ?

Comme un cadre de prix autour d'un chromo, ce titre pouvait sembler prétentieux pour une humble causerie ; j'ai hâte de le justifier en rappelant qu'il appartient à un livre récent de M. Eugenio Rignano, qui a fait sensation dans le monde des biologistes et des philosophes. On m'a demandé, de divers côtés, de donner ici un aperçu des idées apportées par l'éminent penseur italien ; j'aurais bien fait, peut-être, de me récuser, ayant accoutumé de regarder le monde dans l'étroite lunette du physicien plutôt que dans les larges verres du philosophe ; mais tant d'opinions contradictoires ont été

soutenues sur cet éternel problème de la vie, et tant de sottises soutenues dogmatiquement, que je puis bien, sans autre prétention que d'être sincère, risquer mon mot. Et surtout, je voudrais donner au lecteur un aperçu fidèle de la thèse soutenue par M. Rignano.

Le point de départ, et l'assise solide du raisonnement, c'est la constatation dans les multiples manifestations de la vie, d'une indéniable *finalité*. Je sais bien, et M. Rignano sait mieux que moi, qu'il est difficile de donner une définition correcte de cette propriété pourtant si caractéristique, de l'être vivant : « Il faudra,

dit l'éminent philosophe Edmond Goblot, une étrange obstination à fermer les yeux à l'évidence, pour nier la finalité dans les phénomènes de la vie. Qui oserait dire: les animaux qui ont des yeux voient, mais l'œil n'est pas fait pour voir? l'oiseau, se trouvant avoir des ailes, en profite pour voler, mais l'aile n'a pas pour fin le vol? Nier la finalité organique, c'est le plus audacieux des paradoxes. Cependant, beaucoup de physiologistes répugnent aux considérations finalistes, soit qu'ils nient la finalité, soit qu'ils refusent de la prendre en considération: c'est rejeter l'idée même de *fonction*, qui est l'unique objet de leur science ».

Ainsi, ce n'est pas enfoncer une porte ouverte, que de montrer, comme l'a fait M. Rignano dans la première partie de son livre, le finalisme en œuvre dans toute la nature vivante, à commencer par les phénomènes élémentaires de l'assimilation et de la reproduction, pour s'épanouir dans les actes les plus conscients de l'activité humaine: car il y a des gens qui ont des yeux et qui ne voient pas (ce qui est tout le contraire de la finalité) que si la cause des phénomènes vitaux est en arrière, l'explication est en avant; ils ne voient pas, ou plutôt ils ne veulent pas voir, par crainte de tomber dans un finalisme théologique qui leur inspire une sainte horreur.

Ainsi la nature, impartialement observée, nous découvre une différence essentielle entre ce qui vit et ce qui ne vit pas. Elle paraît nous ramener ainsi à ces explications vitalistes qui ont fait, au moyen âge, la gloire de l'école de Montpellier, et qui reparaissent périodiquement sous des noms divers: « Principe de perfectionnement » d'Aristote et de Naegeli, « âme immanente » de Platon et de Bruno, « principe téléologique » de Kant, « activité vitale » de Brünge, Wolf et Virchow, « volonté » de Schopenhauer, « but inconscient » de Hartmann, « élan vital » de Bergson, « entéléchie » de Driesch, « archaescétisme » de Cope: toutes les religions y passent, et toutes les philosophies, parce que le problème est éternel et que la façon la plus simple de le résoudre est d'admettre une entité vague, une « vertu dormitive » à laquelle

seraient dues toutes les manifestations finalistes de la vie. Les vitalistes, par exemple, veulent expliquer les phénomènes de la vie, à l'aide d'un éther qui est tout aussi inaccessible à l'observation et à l'expérience que le principe vital: le jour où, au lieu de nous apporter des mots ils nous présenteront une hypothèse qui tienne debout, qui explique les phénomènes vitaux et dont les conséquences soient contrôlables, nous pourrions les remercier, même si leur principe vital, plus discret encore que les vitamines, se refuse à se laisser enfermer dans un bocal ou peser à la balance. Tout ce qu'on peut dire, c'est que nous n'en sommes pas encore là.

Si les vitalistes se recrutent surtout parmi les philosophes, c'est chez les physiologistes que le mécanisme trouve ses principaux défenseurs. Sans réduire l'être vivant à une machine, ce qui est tout de même une absurdité trop flagrante, ils soutiennent que tous les actes de la vie sont des phénomènes physico-chimiques, c'est-à-dire soumis aux mêmes lois qui régissent la matière inorganisée. Telle est, par exemple, la conclusion du physiologiste Le Dantec, dans sa *Théorie nouvelle de la vie*: « Nous ne pouvons établir de lois que de ce qui frappe nos sens; aussi ne devons-nous parler que de ce que nous observons: eh bien! dans ce qui frappe nos sens au cours de l'observation des êtres vivants, rien n'est en dehors des lois naturelles établies pour les corps bruts. »

Je pense bien! rétorque aussitôt M. Rignano: comment voulez-vous qu'un thermomètre vous donne autre chose que des températures, une balance autre chose que des poids? La méthode même des recherches dont se sert le physiologiste ne lui permettant de constater que des phénomènes physico-chimiques, le pousse à affirmer que ces phénomènes sont les seuls qui existent dans la vie; placez l'ampoule du thermomètre dans n'importe quelle circonvolution du cerveau, et vous constaterez uniquement des élévations et des abaissements de température; cela suffit-il pour affirmer que ces variations thermiques sont tout ce qui se produit dans le cerveau?

Ecoutez, d'ailleurs, ce que le Maître des maîtres, Claude Bernard (1), que M. Rignano cite bien à propos, car ces paroles montrent comment les adeptes déforment trop souvent la pensée du créateur de la doctrine : « En admettant que les phénomènes vitaux se rattachent à des manifestations physico-chimiques, ce qui est vrai, la question dans son essence n'est pas éclaircie pour cela : car ce n'est pas une rencontre fortuite de phénomènes physico-chimiques qui construit chaque être sur un plan et suivant un dessin fixes et prévus d'avance, et suscite l'admirable subordination et l'harmonieux concert des actes de la vie... Il y a comme un dessin préétabli de chaque être et de chaque organe, en sorte que si, considéré isolément, chaque phénomène de l'économie est tributaire des forces générales de la nature, pris dans ses rapports avec les autres il révèle un lien spécial, il semble dirigé par quelque guide invisible sur la route qu'il suit et amené dans la place qu'il occupe. » Voilà des paroles que Loeb aurait bien dû relire, avant de protester contre la « monstrueuse assertion » d'une distinction entre une molécule de protéine vivante et une molécule de protéine morte. Pour cet illustre physiologiste, « la différence entre la vie et la mort n'est pas une différence entre les molécules vivantes et les molécules mortes, mais entre les excédents de processus synthétiques sur les processus hydrolytiques ». Et voilà ! C'est bien clair ; lorsque Pasteur est mort, c'est que les processus hydrolytiques l'ont emporté. La science ainsi comprise, est une belle chose.

..

Tout ceci n'est pas dit pour sous-évaluer l'admirable effort de la science, mais pour le mettre à sa véritable place. Le physiologiste allemand Hering a exprimé fort clairement cette distinction : « Toutes les fois, dit-il, que la recherche physique et chimique a porté sur l'organisme animal, elle s'est trouvée tôt ou tard, en présence des mystérieuses manifestations de la substance vivante. Nous avons désormais appris à être modestes et alors que nous croyions autre-

fois avoir pénétré dans les régions les plus intimes, nous convenons aujourd'hui avoir à peine dépassé l'antichambre. » Ainsi la vie se cache comme la mort se dissimulait dans les tombeaux des Pharaons, et plus profondément encore. Ne comptons pas trop sur la sélection naturelle pour forcer la porte qui nous sépare de la chambre secrète : sans refuser à la lutte pour la vie et à la sélection naturelle qui en est la conséquence une certaine action d'élimination, il paraît impossible d'y voir, avec Loeb, une explication non finaliste des phénomènes finalistes de la vie : « Il est impossible, affirme justement Rignano, de s'en remettre *au simple jeu de variations fortuites*, auxquelles l'organisme ne prendrait aucune part active et qu'il recevrait pour ainsi dire comme un don du ciel — alors même que ce jeu serait aidé par une sélection incessante — de s'en remettre, dis-je, à cette sorte de lancement de dés, auquel l'organisme assisterait passivement, pour la *construction* de cet organisme lui-même, c'est-à-dire d'un mécanisme plus compliqué et plus parfait que nos machines elles-mêmes, qui représentent l'antithèse la plus absolue des processus dépendant du seul hasard ».

...

Nous voilà donc suspendus entre deux explications, l'une qui se heurte aux faits, l'autre qui heurte la raison. Pourtant il faut trouver un biais entre les deux, encore que la chose soit malaisée. Et c'est ce biais résolutoire que M. Rignano nous propose en terminant sous les espèces d'une énergie nerveuse spécifique de l'être vivant. Comment il se représente cette énergie, sous un aspect voisin de l'énergie électrique ; comment elle explique, par la vertu des accumulations mnémoniques, les aspects divers de la finalité, de l'instinct et même de l'intelligence : je n'en dirai rien, faute de place et aussi par crainte de trahir la pensée de l'auteur ; et pourtant, c'est cette théorie constructive qui forme la partie la plus originale de l'œuvre. Mais il est un point sur lequel j'ai été sollicité de donner mon opinion, et sur lequel je voudrais m'expli-

(1) *Leçons sur les phénomènes de la vie*, Baillière et fils, Paris, 1870, pp. 50-51.

quer en terminant, avec les réserves qui s'imposent en pareille matière.

Si j'ai bien compris la pensée de M. Rignano, l'énergie nerveuse n'est pas un mot qui s'ajoute à la copieuse terminologie finaliste ; elle désigne une réalité, une véritable énergie au sens mécanique, comme toutes celles que nous savons mesurer : elle est le produit de deux facteurs, comme l'énergie électrique, dont l'un représente la tension et l'autre la quantité : elle s'accumule, elle se dépense, elle s'écoule en flux continu ou oscillant, elle est une et diverse, chacune de ses formes caractérisant un des aspects de l'énergie vitale. Et alors, la question se pose de savoir comment cette nouvelle espèce d'énergie, capable de tels efforts, s'est dérobée jusqu'ici aux appareils délicats des physiciens : or, ceci me paraît très explicable. Ce que nous savons aujourd'hui des multiples formes de l'énergie, c'est qu'elles se transforment finalement en chaleur, et c'est sous cette forme ultime et dégradée qu'on les mesure le plus souvent. Mais cette méthode est grossière et imprécise : on a calculé que l'énergie électrique suffisante pour faire rendre, pendant mille ans, un son perceptible à un téléphone, n'élèverait pas d'un degré la température d'un litre d'eau. Je sais bien qu'on a réalisé des microcalorimètres d'une sensibilité exquise (j'en connais un qui enregistre le travail d'une mouche en volant), mais je ne sache pas qu'on les ait appliqués à l'établissement du bilan énergétique des êtres vivants. Tant qu'on n'aura pas dressé ce bilan avec une précision rigoureuse, tant qu'on ne pourra pas mesurer l'accroissement d'énergie dépensée par un homme qui extrait une racine cubique, tant qu'on n'aura pas évalué l'équivalent énergétique de la

pensée, on ne pourra rien dire : ce qui revient au même, on pourra dire tout ce qu'on voudra,

Or, il est bien probable que cet équivalent est extrêmement faible, et je crains qu'il n'échappe longtemps à toutes les opérations calorimétriques, si compliquées lorsqu'elles procèdent sur l'être vivant. On peut diriger du petit doigt une automobile de 40 chevaux ; l'énergie intellectuelle n'intervient que pour commander, pour déclencher les transformations physiologiques nécessaires ; si petite quelle soit, si elle existe, c'est M. Rignano qui a raison ; si elle est strictement nulle, nous retombons sur le vitalisme.

Ce qui pourrait nous tirer d'affaire, ce serait la découverte d'un réactif spécifique de l'énergie nerveuse, comme l'œil est pour la lumière ou la galène pour les ondes hertziennes. On a cru, une fois, le trouver, et tout le monde n'a pas oublié les expériences du professeur de Nancy qui voyait s'illuminer un écran phosphorescent appliqué contre le front, lorsque derrière ce front s'effectuaient divers travaux de pensée. Cette grande découverte était, hélas ! une illusion. Illusion aussi, sans doute, ou truchage, les photographies de médiums où s'irradie l'ectoplasme. Mais il n'est pas défendu d'espérer que nos arrière-neveux y verront plus clair que nous. En attendant, soyons reconnaissants à ceux qui posent clairement les termes du problème, puisque ainsi, à en croire le vieil adage, il est à moitié résolu.

L. HOULLEVIGUE

